



UNE SEMAINE DU LIVRE

par l'abbé F. CHARBONNIER



Certaines revues ont annoncé que le roman entrerait dans une période de crise, symptôme de sa décadence. Il y aurait lieu, sans doute, de préciser le sens d'un tel pronostic et de ne pas porter contre ce genre un arrêt de mort avant tout autre examen. Le cri d'alarme semble prématuré, le malade se porte encore assez bien ; si crise il y a, elle n'est guère apparente pour les œuvres saines qui ont toute la faveur du public ; quant aux productions malfaisantes, peu nous importe leur déclin. Au lieu de tout englober dans un jugement hâtif, il serait donc plus exact de dire que le roman n'est pas seul à évoluer ; c'est toute la littérature qui semble prendre une orientation nouvelle.

On peut distinguer deux principaux courants. Ainsi qu'il arrive après les grandes perturbations, la guerre mondiale a été suivie d'une explosion de vie physique ; c'est ce qui a renforcé la tendance matérialiste de certains écrits destinés à traduire soit des névroses passionnelles, soit des tours de force musculaires. Cette prétendue littérature nous a valu une recrudescence de ces romans où s'étalent les exploits d'alcôves ou de stands athlétiques ; le Canada a été inondé de ces produits d'importation à l'usage des débauchés, des boxeurs ou des gredins audacieux ; c'est un prolongement du cinéma sensationnel.

Mais rien ne lasse plus vite que ce déchaînement d'énergies brutales ; on a beau dédaigner l'activité de l'esprit et du cœur, il arrive un moment où les opérations simplement corporelles sont périmées et ne procurent plus aucun plaisir. Tout libertin, en particulier, au sortir des mauvais lieux, cherche d'instinct une atmosphère honnête et savoure le charme d'une ambiance moins pervertie ; il se dégrise volontiers des parfums capiteux qui viennent de troubler sa raison. Si ce revirement est durable, si sa conscience n'a pas été totalement éteinte, on assiste au retour de l'enfant prodigue.

Toute l'histoire de l'art, littéraire ou non, nous montre des oscillations analogues entre le réalisme outré et l'idéalisme poussé jusqu'à l'immatériel. Le roman ne peut échapper à ces vicissitudes ; timidement encore, mais d'un mouvement continu, il se convertit et semble vouloir devenir moral, social, et même chrétien, puisqu'il se rencontre jusque sous des plumes ecclésiastiques. En France, plusieurs écrivains en ont fait un robuste instrument d'apostolat. Ici, toute une équipe d'auteurs s'est groupée autour d'une maison dont la raison sociale n'est autre que "Le Roman Canadien". M.

Édouard Garand a senti que le vent soufflait de ce côté. Sans nuire le moins du monde aux autres entreprises d'éditions, il a voulu assurer la diffusion d'œuvres nobles et bien écrites, sous la forme qui atteint seule les masses : chacun de ses romans, en effet, est une manière d'épopée nationale, capable d'intéresser le bon peuple du Canada ; ce sont des produits du terroir.

Mieux étudier l'histoire locale, faire aimer davantage les horizons de la patrie, retenir chez eux les travailleurs qui risquent d'émigrer vers l'industrialisme américain, prêcher la cause sacrée de l'agriculture pour décongestionner les villes, défendre les droits de la langue française, autant de thèmes mis en lumière par des romanciers qui s'appellent Jean Féron, J.-E. Larivière, Émile Lavoie, Damase Potvin, N.-M. Mathe, Henri Doutremont, Ubald Paquin, sans compter ceux qui se préparent dans l'ombre. Il n'est pas jusqu'aux femmes de lettres qui n'aient mis dans cette collection la note délicate et n'aient déployé toutes les ressources de leur cœur aimant, pour embellir le royaume enchanteur du rêve : Mesdames Andrée Jarret et A.-B. Lacerte se défendent d'être des cérébrales ; mais ce sont d'aimables et habiles narratrices dont on aurait tort de médire ; les éloges qu'on leur a décernés à maintes reprises ne sont pas simplement un geste de courtoisie : c'est le témoignage dû au talent.

On ne saurait trop encourager ces écrivains qui se font éducateurs des classes populaires ; car le peuple ne s'éprendra jamais beaucoup de thèses abstraites ; le peuple est un grand enfant ; il lui faut des paraboles, des histoires pour lui inculquer un peu de métaphysique. Et même les gens instruits ne se laissent-ils pas prendre à ce piège agréable ? Le fabuliste avait raison :

"Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême."

Qu'on soutienne donc les romanciers, inventeurs de belles histoires ; leurs écrits sont un véhicule efficace des idées généreuses ; ils luttent contre le matérialisme plus ou moins pornographique ; ils inspirent le goût des bonnes lectures, ils préparent la voie à tous les livres honnêtes, quel qu'en soit l'éditeur, ils affinent les sentiments, ils ennoblissent l'amour, et ils servent ainsi la famille et la nation canadienne.

Abbé F. CHARBONNIER.

DES GERBES ET DES CORBEILLES DE FLEURS

FONT DES CADEAUX DE NOËL HAUTEMENT APPRÉCIÉS ET LE NOM DE
McKENNA, QUI LES ACCOMPAGNE, SIGNIFIE LE PLUS
HAUT TON DES FAVEURS FLORALES.

Téléphone :

2-5535

H.W.
McKenna
FLEURISTE

9, rue St-Jean

QUÉBEC

